

Sous la direction de
BRUNO THÉRET

La **monnaie** **dévoilée** par ses **crises**

VOLUME I

**Crises monétaires
d'hier et d'aujourd'hui**

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
EN SCIENCES SOCIALES

La
monnaie
dévoilée
par ses
crises

Sous la direction de
BRUNO THÉRET

La
monnaie
dévoilée
par ses
crises

VOLUME I

Crises monétaires
d'hier et d'aujourd'hui

ÉDITIONS DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES
EN SCIENCES SOCIALES

Civilisations et Sociétés 127
ISSN 0069-4290

Figures : Anne Le Fur – AFDEC

© 2007, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris
ISBN 978-2-7132-2118-7

Imprimé en France

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Daniel de Coppet

Sommaire

Présentation

Bruno THÉRET..... 13

La monnaie au prisme de ses crises d'hier et d'aujourd'hui

Bruno THÉRET..... 17

PREMIÈRE PARTIE. MONNAIES MÉTALLIQUES

1. Athènes et Rome

Premières monnaies frappées, premières crises de confiance

Jean-Michel CARRIÉ..... 77

Chapitre 1. Guerre et crise de la monnaie en Grèce ancienne
à la fin du v^e siècle av. J.-C.

Catherine GRANDJEAN..... 85

Chapitre 2. Crises financières et monétaires dans l'Antiquité romaine
du III^e siècle av. J.-C. au III^e siècle apr. J.-C.

Jean ANDREAU..... 103

Chapitre 3. Les crises monétaires de l'Empire romain tardif

Jean-Michel CARRIÉ..... 131

2. Expériences non européennes

Crises monétaires et unification politique des territoires

Guillaume CARRÉ, Christian LAMOUREUX, Zeynep YILDIRIM..... 165

Chapitre 4. Bureaucratie et monnaie dans la Chine du XI^e siècle :
les désordres monétaires au Shaanxi

Christian LAMOUREUX..... 171

Chapitre 5. Crise monétaire, mutation sociale
et consolidation dynastique dans l'Empire ottoman (1586-1680)

Zeynep YILDIRIM..... 205

Chapitre 6. Stratagèmes monétaires : les crises du numéraire
en métal précieux dans le Japon du XVIII^e siècle

Guillaume CARRÉ..... 233

3. Réflexion transversale**Chapitre 7.** La fiduciaire des monnaies métalliques :

une comparaison historique

Jean ANDREAU, Guillaume CARRÉ, Jean-Michel CARRIÉ, Christian LAMOUREUX..... 265

SECONDE PARTIE. MONNAIES CONVERTIBLES

4. Monnaies publiques, monnaies privées

La transition vers les systèmes de crédit en Angleterre et aux États-Unis

Ludovic DESMEDT, Laurent LE MAUX, Laurence SCIALOM..... 307

Chapitre 8. Les fondements monétaires

de la « révolution financière » anglaise : le tournant de 1696

Ludovic DESMEDT 311

Chapitre 9. Antagonismes monétaires et constitution

d'une banque centrale aux États-Unis (1865-1935)

Laurent LE MAUX, Laurence SCIALOM..... 339

5. Monnaies indigènes, monnaies allogènes

La monnaie entre autonomie territoriale et domination étrangère

Jérôme BLANC, Jean-François PONSOT, Bruno THÉRET..... 369

Chapitre 10. Ordre monétaire et intervention militaire britanniquedans la guerre civile russe : le *currency board* d'Arkhangelsk

Jean-François PONSOT..... 375

Chapitre 11. La monnaie comme projet politique :restauration monétaire et *currency board* en Lituanie (1988-1994)

Jérôme BLANC..... 401

Chapitre 12. Dualité monétaire et souveraineté à Cuba (1989-2001)

Jaime MARQUES-PEREIRA, Bruno THÉRET..... 429

Chapitre 13. Hyperinflation et reconstruction de la monnaie nationale :

une comparaison de l'Argentine et du Brésil (1990-2002)

Jérôme SGARD..... 461

Index..... 489**Liste des contributeurs** 501**Table des matières des volumes I et II** 503

Remerciements

Ce livre est le fruit d'un travail de longue haleine accompli dans le cadre du séminaire « Crises monétaires d'hier et d'aujourd'hui ». Ce séminaire a réuni régulièrement, d'octobre 1999 à juin 2004, une trentaine d'anthropologues, d'économistes et d'historiens, intéressés à poursuivre l'expérience interdisciplinaire engagée en 1993 par Michel Aglietta, André Orléan et Jean-Marie Thiveaud dans le séminaire « Souveraineté, légitimité de la monnaie »¹. Il s'inscrit plus particulièrement dans la continuité des réflexions menées de 1995 à 1997, qui ont débouché sur la publication en 1998 du livre *La monnaie souveraine*².

Le rôle joué par Daniel de Coppet dans la poursuite de ce travail a été très important, pour ne pas dire essentiel. Aussi, son décès prématuré nous a-t-il profondément affectés, non seulement en raison de la sympathie que nous lui portions, mais également parce que sa contribution nous manque. Nous pensons néanmoins que cet ouvrage porte la marque de sa présence et nous ne pouvons manquer de le dédier à sa mémoire.

Enfin, ce livre n'aurait pu voir le jour sans le soutien constant, tant pour le séminaire que pour sa publication, de l'Institut CDC pour la recherche de la Caisse des dépôts et consignations et de sa directrice, Isabelle Laudier, que nous voulons pour cela tout particulièrement remercier. Il est également publié avec les concours de la Fédération de recherche « Capitalisme et démocratie », CNRS/Université Paris X-Nanterre, et de l'Institut de recherche interdisciplinaire en sociologie, économie, science politique (IRISES), UMR 7170, CNRS/Université Paris-Dauphine. Ces soutiens nous ont été précieux et nous savons gré aux autorités responsables de ces centres de recherche de nous les avoir apportés.

1. Les résultats de cette recherche ont été publiés par M. Aglietta et A. Orléan, sous le titre *Souveraineté, légitimité de la monnaie*, Paris, AEF/CREA (coll. « Cahiers finance, éthique, confiance »), 1995.

2. M. Aglietta, A. Orléan (eds.), *La monnaie souveraine*, Paris, Odile Jacob, 1998.

Présentation

Bruno THÉRET

Cet ouvrage en deux volumes s'attache à l'étude du fait monétaire considéré comme fait social total. Au fil des chapitres, sont abordées une trentaine de situations de petites et grandes crises monétaires d'hier et d'aujourd'hui, dispersées dans le temps sur une période de vingt-cinq siècles – depuis la Grèce de l'époque de la guerre du Péloponnèse, fin v^e siècle av. J.-C., jusqu'à l'Argentine de 2002 – et dans l'espace sur trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Ces crises concernent par ailleurs une grande variété de systèmes politiques : des cités, des empires, des États territoriaux et des républiques fédérales.

L'idée maîtresse qui sous-tend l'ensemble de ce travail est que, dans les crises, le voile monétaire sous lequel s'abrite l'économie néoclassique se déchire. Par là même, l'essence du fait monétaire est dévoilée, dénaturalisée. Les historiens et les économistes rassemblés ici entendent profiter de ces situations de dénaturalisation des phénomènes monétaires pour remettre à l'épreuve des faits des hypothèses de recherche antérieurement élaborées ; ce sont là, en effet, des situations propices au test de la pertinence des résultats théoriques obtenus à partir d'elles.

Dans cette perspective, cet ouvrage a une triple visée : d'une part, élargir la base empirique de la théorie de la monnaie comme confiance¹ ; d'autre part, dégager une morphologie des crises monétaires qui rende compte de leur complexité ; enfin, ouvrir un dialogue avec le public désormais large des chercheurs – économistes, historiens, anthropologues et sociologues –, qui travaillent sur le fait monétaire et s'interrogent sur l'utilité et la pertinence des théories jusque-là disponibles pour aider à sa compréhension.

L'ordonnancement adopté ici est fondé sur la nature des systèmes de monnayage qui se sont succédé dans la trajectoire occidentale. Il suit une ligne

1. Cette théorie a été présentée dans M. Aglietta, A. Orléan (eds.), *La monnaie souveraine*, Paris, Odile Jacob, 1998.

logique d'abstraction croissante de la monnaie, par laquelle sa nature fondamentalement fiduciaire se dévoile d'autant plus que le degré de son ancrage dans autre chose qu'une pure « foi sociale » s'affaiblit : aux monnaies métalliques (volume I, première partie) succèdent ainsi les monnaies convertibles (volume I, seconde partie), puis les monnaies autoréférentielles (volume II) ².

Ce faisant, l'idée n'est pas de revenir à une vision évolutionniste linéaire de ce qui serait un progrès monétaire commandé par un progrès technologique. La distinction entre ces trois formes de monnaie est d'ordre logique et non pas historique, même si le fétichisme monétaire qui marque l'économie politique depuis ses origines continue à accréditer l'idée d'une évolution linéaire en la matière. Comme cet ouvrage, parmi d'autres, le montre, des monnaies autoréférentielles ont préexisté aux monnaies métalliques, lesquelles ne sont en rien la forme originelle de la monnaie ; de même, la présence encore massive de monnaies convertibles dans le monde contemporain est une évidence.

Aussi, chaque ensemble de contributions relatif à ces différentes formes de monnaies est-il divisé en deux sous-ensembles distinguant les expériences monétaires de l'Occident de tradition gréco-romaine, dans lequel s'est développé le capitalisme moderne, de celles d'autres contrées qui, si elles ont été confrontées tôt ou tard au monde occidental, n'en ont pas moins conservé des histoires monétaires propres jusqu'à ce jour.

Dans le volume I, la première partie « Monnaies métalliques » distingue ainsi les crises monétaires liées à la contrainte métallique en Grèce ancienne et dans la Rome républicaine et impériale, de celles expérimentées dans la Chine impériale des Song, dans l'Empire ottoman arrivé au sommet de son extension

2. Ce principe d'ordonnement est emprunté à M. Aglietta, A. Orléan, *La monnaie entre violence et confiance*, Paris, Odile Jacob, 2002. La monnaie est autoréférentielle quand « est monnaie ce que tout le monde considère être monnaie » (*ibid.*, p. 85). Les supports matériels de la monnaie ne jouent en ce cas aucun rôle dans la détermination de sa valeur, ni direct comme dans le cas des monnaies métalliques, ni indirect comme dans celui des monnaies convertibles. Seuls manquent dans cet ouvrage des exemples de crises de monnaies dualistes, c'est-à-dire de monnaies pour lesquelles l'unité de compte, monnaie imaginaire, est séparée des moyens de paiement, monnaies réelles, qui circulent avec leur propre système de dénomination et doivent être converties dans l'unité de compte pour s'échanger entre elles ou être rapportées les unes aux autres. Sur ce type de monnaies, on peut se reporter à M.-T. Boyer-Xambeu, G. Deleplace, L. Gillard, *Monnaie privée et pouvoir des princes*, Paris, Presses de la FNSP et Éditions du CNRS, 1986. Voir aussi S. Piron, *L'abstraction monétaire et la première construction des monnaies nationales*, Mémoire de DEA en histoire, EHESS, 1992 ; C. Dupuy, « De la monnaie publique à la monnaie privée au bas Moyen Âge (XIII^e et XIV^e siècles) », *Genèses*, 8, 1992, p. 25-59 ; B. Santiano, *Les problèmes monétaires au Moyen Âge*, Mémoire de DEA « Économie des institutions », CREA et Université Paris X-Nanterre, 1997.

territoriale et dans le Japon shogunal des Tokugawa. De même, la seconde partie « Monnaies convertibles » retrace d'un côté, sous le titre « Monnaies publiques, monnaies privées », les difficultés d'émergence, à partir du xvii^e siècle en Angleterre et aux États-Unis, de systèmes bancaires centralisés associés au développement des premières monnaies convertibles. D'un autre côté, sous le titre « Monnaies indigènes, monnaies allogènes », sont relatées des expériences encore actuelles de rémanence de ces difficultés de la convertibilité dans des sociétés postcoloniales ou postimpériales qui ne peuvent s'endetter dans leur propre monnaie : « rouble anglais » en Russie blanche du Nord en 1918-1920, dollarisation en Lituanie postsoviétique et en Argentine, au Brésil et à Cuba dans les années 1990.

Enfin, dans le volume II, consacré à des monnaies autoréférentielles du xx^e siècle, sont analysées parallèlement les expériences de la Russie, au développement capitaliste encore tardif, et de l'Allemagne, au capitalisme industriel parmi les plus avancés.

Toutes les crises abordées sont décrites et leurs tenants et aboutissants analysés dans une perspective essentiellement historique. Mais le lecteur ne trouvera pas seulement dans cet ouvrage une riche description de multiples crises monétaires dans des contextes historiques et géographiques variés. Les analyses de terrain sont en effet accompagnées d'une série de réflexions comparatives transversales de nature plus théorique.

Cette perspective comparative revendiquée se donne à voir dans les introductions de chaque sous-partie, la plupart écrites à plusieurs mains. Il s'agit de tirer des conjonctures analysées et des innovations institutionnelles qui les accompagnent, des conceptualisations intermédiaires de ce que ces expériences ont à la fois de commun et de différent, ce qui est légitime dès lors qu'elles sont regroupées sur la base d'une similitude des formes de monnayage qui les caractérisent³.

Chaque volume comprend enfin, et surtout, un chapitre liminaire où est exposée et approfondie la problématisation du fait monétaire en terme de dette, de souveraineté et de confiance qui a nourri les réflexions de la plupart des auteurs ici rassemblés. Dans le premier volume, cette problématisation est menée de

3. Deux chapitres développent également des points de vue comparatifs plus ambitieux. Le premier (chapitre 7 du volume I), en mettant en perspective les monnaies métalliques de la Rome républicaine et impériale et de la Chine et du Japon, s'interroge sur la fiduciaire et la valeur proprement monétaire des monnaies métalliques. Le second (chapitre 7 du volume II), à la lumière de l'histoire monétaire allemande au xx^e siècle, examine quant à lui les conditions de stabilité du principe nominal (l'obligation d'accepter une monnaie à sa valeur faciale) qui est au cœur de la fiduciaire des monnaies autoréférentielles.

manière à tirer de l'observation de l'ensemble des crises examinées une approche conceptuelle de la monnaie débouchant sur une morphologie générale des crises monétaires. Dans le second volume, la réflexion porte sur un paradoxe apparent des crises monétaires : leurs formes phénoménales semblent universelles et donc ahistoriques, alors que les forces et les processus qui travaillent à l'évolution des monnaies à travers ces crises sont spécifiques aux divers contextes historiques et géographiques.

La monnaie au prisme de ses crises d'hier et d'aujourd'hui¹

Bruno THÉRET

La monnaie est une invention sociale qui remonte à très loin dans l'histoire de l'humanité. On en retrouve la trace dans la plupart des sociétés, quel que soit leur mode de constitution et d'organisation, qu'elles se soient dotées ou non d'un État². Elle ne saurait être considérée comme un trait spécifique des sociétés capitalistes modernes ni de la trajectoire occidentale d'évolution vers cette modernité. Son étude nécessite donc de sortir de la conception traditionnelle qui la réduit à son usage d'instrument économique des échanges marchands. D'un point de vue méthodologique, cela implique que la nature de la monnaie, rapportée aux similitudes qui fondent la possibilité de parler de monnaie dans des sociétés très différentes, ne peut être véritablement comprise et formulée qu'à partir d'une démarche scientifique mobilisant une approche comparative et historique d'une grande diversité d'expériences monétaires concrètes replacées chaque fois dans leur contexte sociétal.

Cette approche comparative suppose, en premier lieu, une montée en abstraction propre à dégager ce qui fait la (quasi-)universalité du fait monétaire, à partir d'une comparaison de l'incomparable – pour parler comme Marcel Detienne³ – et de la construction d'un langage conceptuel commun interdisciplinaire. *La monnaie souveraine*⁴, dans son introduction théorique collective, retrace cette

-
1. Les thèses avancées dans ce texte n'engagent que leur auteur. Elles n'auraient cependant pas pu être formulées sans les apports de tous les participants au séminaire.
 2. À la suite de Karl Polanyi, beaucoup d'anthropologues « sont de plus en plus persuadés qu'il n'existe pas de société qui ignore la monnaie » (P. Rospabé, *La dette de vie. Aux origines de la monnaie sauvage*, Paris, La Découverte, 1995, p. 24). Seules les sociétés de chasseurs-cueilleurs qui ne cherchent pas à maîtriser la nature et ne connaissent pas de rites sacrificiels seraient sans monnaie. Cf. M. Hénaff, *Le prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie*, Paris, Seuil, 2002, p. 219 sq. ; A. Testard (ed.), *Aux origines de la monnaie*, Paris, Errance, 2002.
 3. M. Detienne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000.
 4. M. Aglietta, A. Orléan (eds.), *La monnaie souveraine*, Paris, Odile Jacob, 1998.

montée en abstraction, en précisant et en mettant en œuvre ce langage commun. L'universalité de la monnaie y est fondée dans sa nature de lien social, d'opérateur de l'appartenance sociale, de médiation dans les échanges sociaux les plus divers, au sein desquels elle opère comme un représentant de la totalité sociale, et cela aussi bien dans les sociétés modernes que dans les sociétés « primitives » et « préindustrielles ».

Toutefois, cette opération d'abstraction et de conceptualisation entraîne nécessairement une réduction de la complexité empirique des expériences monétaires, à partir desquelles le fait anthropologique de l'universalité de la monnaie est inféré. Aussi ne saurait-elle valoir que complétée par une seconde étape de réflexion consistant à redescendre, muni de la conceptualisation préalablement élaborée, vers le concret historique et la richesse de ses déterminations. Ce concret c'est, à l'évidence, sauf peut-être pour les économistes orthodoxes fervents défenseurs de la fable du troc, la diversité culturelle, historique et géographique des systèmes monétaires. Ainsi, pour être véritablement valides, les conceptualisations abstraites en termes de dette, de confiance et de souveraineté de la monnaie, proposées dans *La monnaie souveraine*, doivent-elles permettre de rendre compte, par leur déclinaison, de cette diversité des monnaies et de leur historicité propre selon les sociétés. Mieux, le test de la pertinence et de la portée analytique des hypothèses et des conceptualisations proposées, l'évaluation de leur capacité à fonctionner comme grille de lecture d'une plus grande diversité de situations historiques que celle du corpus initial qui les fonde, doivent viser à en repérer les limites et à les remettre sur l'établi pour les modifier, les affiner, les réfuter même si nécessaire. L'objet de ce livre est de progresser dans cette direction.

Pour autant, il ne s'agit pas de tenter d'élaborer ici une énième histoire universelle et comparée de la monnaie, encore moins une « histoire totale de la monnaie »⁵, objectif en tout état de cause hors de portée⁶. Nous avons, au contraire, centré notre analyse sur un nombre limité de situations de crise monétaire historiquement et culturellement diversifiées, et sélectionnées en fonction de leur intérêt théorique et des ressources intellectuelles disponibles et susceptibles de jouer le jeu d'une perspective théorique non standard, déjà préconstituée. En effet, dans de tels moments critiques, où les formes monétaires en place sont

5. S. Piron, *L'abstraction monétaire et la première construction des monnaies nationales (XIII^e-XIV^e siècles)*, mémoire de DEA, Paris, EHESS, 1992.

6. On constate en effet que ces histoires générales de la monnaie privilégient toujours inévitablement l'histoire des monnaies occidentales et surtout de la monnaie la plus familière à leurs auteurs. Cf. par exemple J. Weatherford, *The History of Money. From Sandstone to Cyberspace*, New York (NY), Three Rivers Press, 1997 ; G. Davies, *A History of Money. From Ancient Times to the Present Day*, Cardiff, University of Wales Press, 2002.

remises en cause, leur nature double – à la fois universelle et spécifique à chaque contexte historico-culturel – de médiation (de la totalisation) sociale, nécessaire à la reproduction de la société, se dévoile plus largement. En période de crise, les mécanismes monétaires se délitent et le fonctionnement routinier de la monnaie est remis en question. Cela en fait un moment privilégié d'observation et d'analyse puisque, pour y repérer les causes de panne, ses utilisateurs tendent à ouvrir ce qui, en période normale, reste une boîte noire à laquelle ils ne s'intéressaient guère jusque-là, avec, pour conséquence, que beaucoup plus de matériel empirique et de réflexions par les contemporains deviennent disponibles pour comprendre et expliquer la nature profonde du fait monétaire.

Ce principe méthodologique, qui vaut pour la plupart des faits sociaux, prend une valeur particulière dans le cas de la monnaie dont le bon fonctionnement « en régime » repose, pour l'essentiel, sur une confiance aveugle fondée sur sa naturalisation et l'ignorance partagée de son caractère de construction sociale conventionnelle⁷.

« La monnaie fonctionne, travaille d'autant mieux qu'elle peut être prise pour donnée et que sa construction sociale est dissimulée. [...] Quand c'est le cas,] l'intérêt des gens pour la monnaie est simplement pratique, et on ne la considère que rarement d'une manière abstraite et théorique. »⁸

Au contraire, quand elle pose problème,

« les croyances reçues sont remises en cause et les gens explicitent leurs attentes préalablement implicites à l'égard de la monnaie et de son utilité. [...] Ils luttent alors pour donner sens à une situation qui leur apparaît soudainement beaucoup plus complexe et ambiguë, et les interprétations qu'ils en font influencent la manière dont ils agissent. [...] De telles circonstances sont donc propices à l'exploration de la manière dont la fonction et la valeur de la monnaie sont socialement et rhétoriquement construites »⁹.

7. « Au-delà de son apparente objectivité », la monnaie est « un accord collectif que le travail de légitimité naturalise et présente à la conscience des sociétaires comme une donnée extérieure, objective » (A. Orléan, « L'économie des conventions : définitions et résultats », in A. Orléan, *Analyse économique des conventions*, 2^e éd., Paris, PUF, 2004, p. 9-48, à la page 41).

8. B. Carruthers, S. Babb, « The Color of Money and the Nature of Value : Greenbacks and Gold in Postbellum America », *American Journal of Sociology*, 101 (6), 1996, p. 1556-1591, aux pages 1556-1557.

9. *Ibid.* Carruthers et Babb profitent d'une circonstance de ce type – la crise monétaire qui suit la guerre civile américaine et le conflit idéologique et politique qui en découle entre *greenbackers* (partisans d'une monnaie de papier purement fiduciaire) et *bullionists* (partisans d'une monnaie métallique ancrée sur l'or) –, pour mettre en évidence le caractère

Il faut préciser ici d'emblée que le déchirement du voile monétaire opéré par la crise ne fait pas pour autant apparaître dans toute sa transparence la structure de ce qui serait une économie « réelle » régie par une loi de la valeur sous-jacente, comme cela est présumé par les pensées économiques classique et néoclassique. Au contraire, dans la crise, la monnaie apparaît bien comme ce qui fait valeur, comme ce qui est au principe de la formation de la valeur et de la circulation des hommes et des choses – celle-ci se ralentit, voire s'arrête lorsque la monnaie fait défaut, et elle ne renaît que moyennant l'invention de formes renouvelées de monnaie. Dans la crise également, la monnaie apparaît elle-même fondée sur une structure de la *confiance*, complexe à établir comme à maintenir, et qui dépend à la fois du mode de structuration du système des *dettes* publiques et privées – constitutif du registre économique du tissu social – et du degré de légitimité du pouvoir politique qui est en position de *souveraineté* dans la société considérée.

Le trépied de la monnaie : dette, souveraineté, confiance

Dette, souveraineté, confiance, ce sont là précisément les trois soubassements de la monnaie mis en avant dans *La monnaie souveraine* pour formuler une théorie de la monnaie susceptible de valoir pour un vaste ensemble de sociétés, et non pour les seules sociétés capitalistes actuelles. Cette théorie peut être synthétisée comme suit.

Monnaie et dettes

Toute société dotée de monnaie peut être considérée comme un tissu de dettes/créances qui, par-delà leurs natures ou origines diverses, sont engendrées par des transferts de possession et/ou de propriété sur des biens réels ou symboliques. Ces dettes/créances peuvent provenir de transactions aussi diverses que des dons entre humains ou entre humains et divinités (ou autres esprits), des échanges de type marchand ou encore des prélèvements centralisés et redistribués. La monnaie est le médium qui donne une forme mesurable et quantifiée à cet ensemble de relations sociales constitutives de la société considérée. Par sa médiation, les interdépendances sociales, qui prennent la forme d'obligations et de droits réciproques

de convention sociale de la monnaie, construction sociale qui, en raison de ses effets redistributifs majeurs, traduit un rapport de pouvoir entre divers groupes sociaux dont la reproduction exige que la forme monétaire retenue soit « essentialisée » et donc que l'amnésie de sa genèse se produise. Sur cette crise et la victoire finale des *bullionists*, cf. *infra*, chapitre 9.